



Clercs et historiens : le discours d'enracinement et la Société historique du Nouvel-Ontario

Stéphanie St-Pierre

Volume 81, Number 1-2, 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1033253ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1033253ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (print)

1920-6267 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

St-Pierre, S. (2015). Clercs et historiens : le discours d'enracinement et la Société historique du Nouvel-Ontario. *Études d'histoire religieuse*, 81(1-2), 59–79.
<https://doi.org/10.7202/1033253ar>

Article abstract

The Catholic Church's contributions to French language minority groups throughout North America are numerous, but to what extent has the Church left its mark on these groups' historic accounts? This paper investigates the clergy's pioneering role in the emergence of a French-Canadian historic discourse in northern Ontario, paying special attention to its involvement with the newly-founded Société historique du Nouvel Ontario in 1942. The publications of two of its prominent members, Lorenzo Cadieux and Stéphane Côté, will be examined in depth. By relating their historical accounts to the broader regional historiography, we hope to gain a better understanding of the emergence, in the society's early years, of an identity discourse firmly rooted in the past.

Clercs et historiens : le discours d'enracinement et la Société historique du Nouvel-Ontario¹

Stéphanie St-Pierre²

Résumé : Les contributions de l'Église catholique sont nombreuses en ce qui a trait aux communautés minoritaires de langue française de l'Amérique du Nord, mais qu'en est-il de l'historiographie ? La production historique de langue française en Amérique du Nord nous permet de constater que les membres du clergé forment la majorité des auteurs de la première heure. Cet article porte sur le rôle du clergé dans l'émergence d'une réflexion historique de langue française en milieu minoritaire avec, comme moment charnière, la fondation de la Société historique du Nouvel-Ontario en 1942. Nous nous intéresserons au rôle du clergé à titre de membres et d'auteurs en ciblant plus particulièrement les contributions de Lorenzo Cadieux et Stéphane Côté au cours des premières années d'existence de la Société. En rattachant cette production historique à l'historiographie régionale, nous chercherons à mieux comprendre l'émergence d'un discours à saveur identitaire, par l'entremise des références au passé, au cours des premières années d'existence de la Société.

1. Je tiens à remercier le département d'histoire de l'Université de Montréal, le CRCCF et le CRSH pour l'octroi de bourses de recherche pendant mes études doctorales. Je suis aussi reconnaissante envers mes directeurs de recherche, Thomas Wien et Michel Bock, pour leurs conseils au cours des dernières années. J'aimerais aussi remercier les organisateurs du congrès de la SCHEC, Martin Meunier et Michel Bock, de même que Tina Desabrais et les évaluateurs anonymes pour la relecture de mon texte et leurs précieuses suggestions.

2. Stéphanie St-Pierre est candidate au doctorat en histoire à l'Université de Montréal sous la direction de Thomas Wien et de Michel Bock (Université d'Ottawa). Sa thèse de doctorat porte sur la représentation du territoire historique dans l'historiographie canadienne-française de 1845 à 1985. Ses recherches actuelles s'intéressent au rôle de l'histoire dans le discours d'enracinement des populations d'origine canadienne-française en Amérique. Elle occupe le poste de coordonnatrice de la recherche à la Chaire de recherche du Canada en études acadiennes et francophones détenue par Jimmy Thibeault de l'Université Sainte-Anne. Boursière du CRSH pour ses études doctorales, elle a aussi obtenu une bourse du CRCCF pour ses recherches sur le terrain.

Abstract : *The Catholic Church's contributions to French language minority groups throughout North America are numerous, but to what extent has the Church left its mark on these groups' historic accounts? This paper investigates the clergy's pioneering role in the emergence of a French-Canadian historic discourse in northern Ontario, paying special attention to its involvement with the newly-founded Société historique du Nouvel Ontario in 1942. The publications of two of its prominent members, Lorenzo Cadieux and Stéphane Côté, will be examined in depth. By relating their historical accounts to the broader regional historiography, we hope to gain a better understanding of the emergence, in the society's early years, of an identity discourse firmly rooted in the past.*

Lorsque l'on pense à l'établissement de colons sur les vastes territoires de l'Amérique du Nord, on ne peut passer sous silence les contributions de l'Église catholique et le rôle des membres du clergé qui quittent la vallée du Saint-Laurent pour les régions limitrophes du Nord et de l'Ouest. Leurs efforts s'expriment d'abord via la pratique religieuse qu'ils promeuvent par le biais d'activités liées au culte. Ils se manifestent aussi par les institutions qu'ils fondent, autour desquelles s'organisent les Canadiens français. Dans le cas du Nouvel-Ontario, c'est notamment sous l'égide des jésuites que se sont organisées bon nombre de ces institutions parmi lesquelles on compte des institutions à vocation culturelle qui ont exercé, sur le milieu, une influence telle qu'elle est difficile à mesurer. C'est qu'au-delà de leurs rôles comme guides spirituels, ces hommes de Dieu (puisqu'il s'agit ici d'hommes) figurent aussi parmi les premiers lettrés, voire les premiers intellectuels, à habiter ces « contrées lointaines ». Qui plus est, ils sont aussi, par le fait même, les premiers à avoir « pensé » ces espaces en se penchant, notamment, sur l'histoire.

L'analyse de la production historique en Ontario français nous permet de constater que bon nombre d'auteurs sont membres du clergé. Dans le cas de l'Ontario, la proportion nous apparaît même plus importante dans la périphérie (la région de Sudbury, notamment) que dans la région d'Ottawa, où se trouvent aussi de nombreux auteurs qui sont fonctionnaires ou issus des professions libérales. Selon l'équipe du *Dictionnaire des écrits de l'Ontario français* :

L'intérêt pour les études franco-ontariennes est un phénomène récent dont les premières expressions véritables remontent au milieu des années 1970. Néanmoins, on en trouve les premiers pas dans les publications d'histoire publiées depuis un siècle. Plusieurs historiens se sont intéressés aux religieux de l'Ontario français. Le jésuite Lorenzo Cadieux, fondateur à Sudbury de la Société historique du Nouvel-Ontario, donna l'impulsion à ces recherches par la création de la collection des « Documents historiques » en 1942 [...]³.

3. « Introduction », *Dictionnaire des écrits de l'Ontario français, 1613-1993*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2010, p. XI.

En suivant la trace de Cadieux et de la Société historique du Nouvel-Ontario (SHNO), responsables de l'émergence d'une réflexion historiographique dans le Nord ontarien, nous nous pencherons sur les publications qui correspondent aux premières années d'existence de la Société. Dans le cadre de notre analyse, nous nous intéressons davantage à la fondation même de la Société, au discours et à la réflexion historique que l'on retrouve dans l'acte fondateur, que dans les publications qui en découlent. Nous pensons que l'acte de fonder est une forme de prise de parole intellectuelle par le groupe, qui se voit par le fait même comme un groupe autonome se distinguant de la production intellectuelle existante. Il s'agit d'un « travail de groupe, d'équipe ; s'y exprime la conscience d'un Nous qui prend la parole dans un milieu donné⁴. » Nous allons donc privilégier l'acte de fonder la SHNO et le contexte de fondation comme moyen d'analyse du discours d'enracinement en passant par les documents officiels de la fondation, de même que les publications de deux membres du clergé actifs au sein de cette Société, soit Lorenzo Cadieux et Stéphane Côté. Il s'agit là de membres qui publient plus d'un article et qui participent activement à donner le ton à la production historique de la Société. Avant de passer aux analyses, nous proposerons un bref survol de l'historiographie régionale afin de mieux situer la fondation de la SHNO et la production historique qui en découle au sein de courants historiographiques plus larges. Nous présenterons ensuite sommairement les jésuites du Nouvel-Ontario en nous penchant sur leur importance, à la fois symbolique et institutionnelle, pour la communauté franco-ontarienne de la région de Sudbury. Dans le cadre des analyses, nous aborderons la fondation de la SHNO, l'acte de fondation étant présenté comme une première manifestation de l'enracinement sur le territoire par l'histoire. Finalement, nous explorerons le discours à saveur identitaire issu des textes rédigés par Cadieux et Côté en orientant nos observations autour de quatre axes : l'espace, le temps, l'altérité et la nation. Le quatrième axe, présenté à même les conclusions, servira à situer ce discours identitaire dans le cadre d'un projet national canadien-français et de la place qu'y occupe la région comme élément clé du sentiment patriotique.

Les régions, la nation et l'histoire

Cet article aborde les questions de représentations du territoire historique, par le biais d'une histoire régionale, afin de mieux comprendre

4. Andrée FORTIN, *Passage de la modernité : Les intellectuels québécois et leurs revues*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1993, p. 8-9. Alors que Fortin s'intéresse à la fondation de revues savantes, nous adoptons son modèle pour étudier l'acte de fonder les sociétés historiques, notamment la Société historique du Nouvel-Ontario dont il est question dans cet article.

la place qu'occupe la nation dans la représentation de la région⁵. Comme l'explique Normand Perron, les origines du Chantier d'histoires régionales remontent « dans l'intention de la Société historique de la Gaspésie de doter sa région d'une synthèse historique⁶. » Toujours selon Perron, ce désir des gens du milieu d'écrire une véritable histoire de la région s'éloigne des « modestes histoires locales rappelant la vie des ancêtres et éveillant l'attachement au passé⁷. » Ce qu'on veut c'est « une histoire qui permette de mieux comprendre la région actuelle et de s'identifier à celle-ci⁸ ». Il s'agit d'une réflexion qui s'approche de celle de Mgr Albert Tessier⁹, exprimée en 1929, selon laquelle il importe d'encourager la production historique dans les régions. L'appel lancé par Tessier semble avoir porté fruit puisque de nombreuses sociétés d'histoire sont fondées au cours des années 1930. De plus, dans son ouvrage publié en 1939, Camille Roy propose un survol de la production historique de 1900 à 1939 qui témoigne des tendances de l'époque, dans lequel l'histoire régionale figure de façon importante¹⁰.

Cette historiographie régionale est cependant foncièrement une historiographie nationale dont l'objectif est de forger un sentiment patriotique fort. Ainsi, la nation passe par la région et, bien que cette historiographie régionale évolue de façon autonome, il n'en demeure pas moins qu'elle est née, et qu'elle demeure, à l'intérieur des cadres d'une historiographie nationale. Le mouvement nationaliste canadien-français est intimement lié à la production historique du territoire québécois. Mais qu'en est-il de la production qui s'opère dans les zones limitrophes ? Terreau fertile de la production historique, l'historiographie régionale, les monographies régionales, les monographies de ville, de villages ou de paroisses sont souvent rédigées par des historiens amateurs rattachés à des sociétés historiques ou des individus friands d'histoire. Tel est le cas de la SHNO.

Que le discours nationaliste s'intéresse aux espaces limitrophes, tant au Québec qu'à l'extérieur de ses frontières, n'a rien de surprenant. Comme l'explique Michel Bock :

Les liens qui se sont tissés entre les milieux nationalistes du Québec et de l'Ontario français découlaient d'une conception organique de la nation

5. Voir Fernand HARVEY, « L'historiographie régionaliste des années 1920 et 1930 au Québec », *Les Cahiers des Dix*, 55 (2001), p. 53-102.

6. Normand PERRON, « Le Chantier des histoires régionales et la Public History », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 57, 1 (été 2003), p. 24.

7. *Ibid.*, p. 25.

8. *Ibid.*

9. Albert TESSIER, « Réveil régionaliste », *Almanach de la langue française*, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1929, p. 102-103 dans N. PERRON, « Le Chantier des histoires régionales... », p. 25.

10. Camille ROY, *Manuel d'histoire de la littérature canadienne de langue française*, Montréal, Beauchemin, 1939, p. 137-140.

canadienne-française qui valorisait par-dessus tout la « Tradition » comme facteur d'inclusion ou d'exclusion, par-dessus même toute considération géographique ou politique. Les idéologues nationalistes de la première moitié du XX^e siècle concevaient la nation canadienne française comme une communauté de langue, de culture, d'histoire et de foi. La nation était donc antérieure à l'État et existait à l'extérieur de tout cadre territorial précis. Les nationalistes la rendaient analogue à un « organisme » dont l'existence se déployait dans l'espace, mais aussi dans le temps : née à l'époque de la Nouvelle-France, qui recouvre pour un temps la majeure partie du continent nord-américain, elle s'acheminait, d'après eux, vers l'accomplissement de son destin temporel¹¹.

De plus, il existe, dans la nation canadienne-française, une institution qui transcende les régions, soit l'Église. Michel Bock, à la suite de plusieurs chercheurs, dont Fernand Dumont, la nomme par ailleurs l'Église-nation puisqu'elle joue un rôle éminemment politique et identitaire¹². Selon Robert Choquette :

Dans les prairies canadiennes, en Ontario et en Acadie, les années 1880 à 1930 furent une période de prise de conscience d'identités régionales francophones, en raison des dures luttes que ces groupes francophones eurent à mener contre des majorités anglophones et des gouvernements provinciaux qui cherchaient à faire disparaître les communautés canadiennes-françaises et acadiennes. C'est l'Église catholique canadienne-française qui, à partir de ses bases québécoises, donna le leadership, l'encadrement, les ressources financières et institutionnelles ainsi que le personnel qui permirent de contrer cet assaut, tout en jetant les fondations de communautés canadiennes françaises dynamiques et permanentes dans le Nord-Ouest, en Ontario et en Acadie. [L'Église et son clergé] bâtissait non seulement églises, écoles, collèges, universités et hôpitaux, mais elle possédait parfois des journaux, des postes de radio [...]¹³.

Cette période de « prise de conscience identitaire » qu'évoque Choquette passe aussi par de nombreuses associations nationales, fondées et animées gratuitement par les membres du clergé jusque dans les années 1960. Ces associations passent aussi par l'Histoire et l'écriture de cette histoire pour les communautés canadiennes-françaises qui habitent ces territoires. L'Église-nation est ainsi l'instigatrice d'une réflexion historique propre à la région du Nouvel-Ontario comme ce fut le cas au Manitoba au début du siècle.

11. Michel BOCK, « Le sort de la mémoire dans la construction historique de l'identité franco-ontarienne », *Francophonies d'Amérique*, 18 (2004), p. 121.

12. Michel BOCK, « Des braises sous les cendres. L'Ontario français et le projet national canadien-français au lendemain des États généraux (1969-1991) », Texte inédit.

13. Robert CHOQUETTE, « L'Église québécoise et les Églises de langue française du Canada », *Francophonies d'Amérique*, 9 (1999), p. 179.

Les sociétés historiques

Les sociétés savantes, dont les sociétés historiques, émergent un peu partout en Amérique à compter du début du XIX^e siècle. Dans le cas des sociétés savantes de langue française, la première, soit la Société littéraire de Québec, est fondée en 1809¹⁴. En Amérique française, nous avons repéré deux vagues successives de fondation de sociétés historiques, la première au tournant du XX^e siècle et la seconde s'échelonnant de 1920 à 1940. Alors que la première vague semble plus intimement liée aux mouvements de migration canadiens-français, la seconde est davantage une expression du mouvement nationaliste canadien-français qui atteint, en quelque sorte, son apogée au milieu du XX^e siècle. La SHNO, bien qu'elle soit fondée en 1942, est conçue en 1936. Le milieu des années 1930 est par ailleurs foisonnant de nationalisme historique, et on voit un certain nombre d'institutions et de sociétés historiques naître sur le territoire québécois. On considère, par ailleurs, que la SHNO a comme consœurs les sociétés d'histoire de Trois-Rivières (1926), de Saguenay (1934) et de Québec (1937)¹⁵. Toutes trois sont fondées dans cette seconde vague et ont des buts similaires, dont celui de « développer une connaissance approfondie et un amour ardent de tout ce qui regarde le régionalisme¹⁶ », témoignage des tendances qui outrepassent les frontières québécoises.

Les sociétés historiques sont le vecteur par excellence du discours d'enracinement, soit du discours identitaire portant sur le territoire historique. Leurs publications sont signées par des professionnels et des amateurs d'histoire, ce qui enrichit la complexité de ce discours, tout comme leur proximité au territoire qu'évoque leur mandat régional. Les auteurs, ou les conférenciers, sont bien souvent des amateurs issus de milieux divers – cléricale, professions libérales, étudiants. De plus, les thèmes abordés sont variés et porteurs de messages – bien que ce ne soit pas toujours le cas. Un bref survol des thèmes et sujets indique bien la place que l'on accorde à la région, au « fait français », à l'origine française (ou canadienne-française) du groupe et son appartenance à la nation canadienne-française. Elles sont fondées dans des régions où l'écriture d'une histoire est souvent inexistante, bien qu'il y ait une histoire à raconter. Si « l'âge d'or » des sociétés historiques est révolu et que certaines d'entre elles sont maintenant inactives ou dormantes, elles ont jadis joué un rôle essentiel pour préserver et faire

14. Ginette BERNATCHEZ, « La Société Littéraire et Historique de Québec (The Litterary and Historical Society of Quebec) 1824-1890 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 35, 2 (septembre 1981), p. 179.

15. Daniel BOUCHARD, *La Société Historique du Nouvel-Ontario de 1942 à 1976*, Sudbury, Société historique du Nouvel-Ontario, 1996, Coll. « Documents historiques », 94, p. 34.

16. *Ibid.*, p. 35.

connaître l'histoire d'une région en évoluant à l'ombre, et parfois au sein, d'institutions universitaires.

Dans cette optique, les sociétés historiques régionales agissent comme des institutions complémentaires au projet national. Après tout, le patriotisme national passe aussi par le régionalisme. Lionel Groulx¹⁷ en est le promoteur par excellence, mais il eut aussi des disciples. Dans un article intitulé «Au patriotisme par le régionalisme¹⁸» paru dans *L'Action catholique* 1934, Eugène l'Heureux cite les propos de l'abbé Albert Tessier sur l'importance de développer un patriotisme régional. Rappelons que Tessier, qui œuvre au séminaire de Trois-Rivières, est le principal animateur de la société historique de cette ville. Pour l'Heureux, il existe deux éléments clés de l'histoire régionale : 1) le patriotisme et son lien étroit au territoire habité et à la région et 2) la place du Collège classique qui fournit à la fois un espace d'échange et de rencontre, et un bastion d'animateurs et de participants. Il s'agit là du modèle adopté par la SHNO. Seule société historique fondée hors Québec lors de cette seconde vague de fondations, les fondateurs sont conscients de former un cas d'exception¹⁹. Leurs liens avec les historiens québécois sont cependant nombreux, notamment en raison de la relation qui existe entre Cadieux et Groulx. Groulx signera de nombreux comptes rendus critiques des «Documents historiques» dans les pages de la *Revue d'histoire de l'Amérique française* et la SHNO sera membre affilié à l'Institut du même nom. Bouchard précise d'ailleurs que la plupart des publications de la SHNO :

proposent des valeurs similaires à celles véhiculées par un des «leaders» nationalistes canadiens-français de l'époque, chanoine Lionel Groulx. Tout comme le chanoine, les auteurs des travaux développent la mystique du héros, placent la religion au centre des facteurs d'homogénéité des Canadiens français, dénoncent le dépeuplement des campagnes et préconisent le corporatisme comme rempart au communisme de même qu'au syndicalisme²⁰.

Dans le cas de la SHNO, deux vecteurs seront établis pour la diffusion historique : la conférence grand public et la publication de leurs «Documents historiques», recueils dont la longueur, tout comme la valeur historique, varie de façon considérable au cours de la première décennie²¹. La société historique est, pour le moins, prolifique et on dénombre vingt-quatre

17. F. HARVEY, «L'historiographie régionaliste...», p. 94.

18. Eugène L'HEUREUX, «Au patriotisme par le régionalisme», *L'Action catholique*, 7 novembre 1934.

19. «Texte de présentation», *La Société historique du Nouvel-Ontario*, Sudbury, Société historique du Nouvel-Ontario, 1942, Coll. «Documents historiques», 1, et D. BOUCHARD, *La Société Historique...*

20. D. BOUCHARD, *La Société Historique...*, p. 54.

21. De 1942-1957, la Société historique du Nouvel-Ontario présente 117 conférences lors de 79 séances publiques. Plus de 40 conférences sont publiées dans les «Documents historiques». Dans D. BOUCHARD, *La Société Historique...*, p. 52.

« Documents historiques » de 1942 à 1952. Un certain nombre de ces « Documents historiques » sont à saveur locale, rappelant la monographie de région²². On peut tracer quelques parallèles avec la description qu'en donne Gilles Sénécal qui situe l'éclosion d'un genre de 1850 à 1915 et présente « le plan typique, les sources utilisées, le traitement des données et des informations, les méthodes et les principaux concepts véhiculés²³ » par ce genre. Alors que ces ouvrages sont de nature historique et qu'ils « poursuivent l'approche chronologique », les monographies des régions de colonisation « utilisent toutes les données du milieu disponibles à l'échelle régionale, tels le climat ou la qualité des sols, afin de les mettre en rapport avec le projet de développement social et politique envisagé²⁴. » Ces monographies s'inscrivent, selon Sénécal, à la naissance d'une géographie institutionnelle et académique au Québec²⁵, mais ce genre revêt aussi un intérêt pour l'historiographie en raison l'approche historique des ouvrages.

Les jésuites de Sudbury

Parmi les congrégations religieuses ayant œuvré au Canada et, plus précisément, au Canada français, les jésuites sont parmi les plus actifs. Missionnaires, ils sont aussi reconnus pour leur rôle dans le domaine de l'éducation, notamment dans le contexte sudburois où ils seront très actifs jusque pendant les années 1960²⁶. Le rôle des jésuites de la région de Sudbury est d'une importance capitale pour la communauté franco-ontarienne, tant sur le plan culturel et intellectuel que sur le plan spirituel²⁷. Dès l'arrivée du chemin de fer, les jésuites entrevoient un avenir important pour l'endroit. Il s'agit d'un emplacement stratégique, puisque plus central que Sault-Sainte-Marie, avec une population catholique et française importante²⁸. Dès 1886, le curé de la paroisse Sainte-Anne, le père Hormidas Caron, s. j., achète 300 acres de terrain de la compagnie du Pacifique Canadien, afin d'établir

22. Notons les « Documents historiques » n° 2, 4, 8, 10, 12, 18, 19 et 22.

23. Gilles SÉNÉCAL, « Les monographies des régions de colonisation au Québec (1850-1914) : genre et tradition géographique. École nationale ? », *Cahiers de géographie du Québec*, 36, 97 (1992), p. 33.

24. *Ibid.*, p. 35.

25. *Ibid.*, p. 38.

26. Lucien PELLETIER, « Les Jésuites de Sudbury vers 1960 : une mutation difficile », *Revue du Nouvel-Ontario*, 37 (2012).

27. Voir Gaétan GERVAIS et Robert TOUPIN, Chapitre 12 « Les activités culturelles », *Les Jésuites en Ontario. Entretiens colligés et édités par Serge Dupuis et Jean Lalonde*, Sudbury, Société historique du Nouvel-Ontario, 2014, Coll. « Documents historiques », 102.

28. On y retrouve une « population de 6 à 7 000 âmes, dont une bonne moitié est catholique, et dont la population catholique est aux 4/5 française » Dans Gustave JEAN, s. j., *Le Lien*, Sudbury, Collège du Sacré-Cœur, XIV, 1 (octobre 1963), p. 6.

un collège. Dans un acte de fondation marquant, le Collège du Sacré Cœur ouvrira finalement les portes en 1913, en pleine crise du Règlement XVII.

Le Collège du Sacré-Cœur sera un phare institutionnel, un lieu de formation, un tremplin créatif pour la jeunesse franco-ontarienne de Sudbury. L'institution sera aussi une pépinière de projets multiples, tant sur son campus que par le biais de ses nombreux diplômés. On peut compter, parmi les réalisations de ses anciens, la création de plusieurs institutions culturelles importantes pendant les années 1970, tels le Théâtre du Nouvel-Ontario, la Galerie du Nouvel-Ontario, la Slague, de même que le premier « happening » franco-ontarien, qui s'est depuis métamorphosé en spectacle annuel, soit la Nuit sur l'étang. La SHNO, qui joue en quelque sorte le rôle de doyenne de ces institutions, n'y fait pas exception. C'est au collège qu'elle naît, et c'est là qu'œuvrent une bonne partie de ses membres fondateurs, dont le plus influent, Lorenzo Cadieux.

La fondation de la SHNO comme élément clé du discours d'enracinement

Avec la création de la SHNO naît un premier regard historique dans le Nord de l'Ontario. Ce rapport au territoire et l'émergence d'un discours d'enracinement dans le Nouvel-Ontario se font par le biais des publications de la Société, certes, mais leur première manifestation s'opère par la fondation même de l'institution. Lorsqu'on étudie l'émergence d'une réflexion historique, la création de l'institution ou de l'ouvrage phare est d'une importance indéniable. Il est donc non seulement plausible, mais opportun d'en faire l'analyse puisqu'il s'agit d'une réflexion essentielle à la compréhension de la production historique. L'acte de fonder une institution qui a comme seul but de faire connaître l'histoire de la région, ou l'acte d'écrire une histoire d'une région donnée, figure dans le discours d'enracinement tout comme le texte qui en découle. Ainsi, lorsqu'on cherche à mieux comprendre l'émergence d'un discours historique à saveur régionale dans le Nouvel-Ontario, c'est vers la SHNO qu'il nous faut tourner.

Tel que mentionné précédemment, l'idée de fonder à Sudbury une société historique germe six ans avant sa fondation, soit en 1936, lors du deuxième congrès annuel de l'Union régionale de l'Association catholique de la jeunesse canadienne (A.C.J.C.). Le recteur du Collège du Sacré-Cœur, Rosaire Legault s.j., y avait plaidé la cause de la « petite histoire²⁹ ». Au moment de sa fondation en 1942, on compte dix membres : cinq laïques et cinq membres du clergé, dont quatre jésuites. Les fondateurs, dont Rosaire

29. R.P. Guy COURTEAU s.j., « Les Origines de la SHNO », dans *La Société historique...*

Legault s.j., seront présents longtemps au comité directeur de la SHNO. L'influence qu'ils y exercent n'est toutefois pas uniforme³⁰, notamment en ce qui a trait à la production historique. Certains d'entre eux ne publieront jamais, alors que d'autres, notamment le jésuite Lorenzo Cadieux, en seront le pivot central. Dès la première heure, les membres de la SHNO, qui adoptent le Collège du Sacré-Cœur comme lieu « ordinaire » de leurs rencontres, cherchent à faire connaître cette « petite histoire » à un très vaste public, qui ne se limite pas aux intellectuels ou aux membres du clergé. Le style prisé dans les travaux en témoigne, lequel « se rapproche beaucoup plus du récit d'aventures³¹ », du moins jusqu'au milieu des années 1960.

Les tensions linguistiques servent de trame de fond au contexte de fondation de la SHNO, ce qui nous permet aussi de comprendre le discours d'enracinement dans lequel la Société s'inscrit. Comme le souligne Bouchard dans son histoire de la Société historique :

Dans la province de l'Ontario, la minorité franco-ontarienne vit intensément cette période de profonde division. Le débat sur la conscription vient s'ajouter aux nombreuses batailles que doivent livrer les Franco-Ontariens pour assurer leur survie dans un contexte qui favorise leur assimilation à la majorité anglaise. En fait, au début des années quarante, la collectivité franco-ontarienne est surtout préoccupée par la consolidation de ses écoles dites bilingues dans un cadre législatif hostile, mais appliqué de façon permissive. C'est dans cette ambiance de lutte que s'inscrit la création de la SHNO³².

Armée de sa devise, « Faire revivre notre histoire », la SHNO se dote d'un objectif. Déterminante et possessive, la devise renvoie à la notion d'histoire locale et canadienne-française tout en y attribuant un facteur d'appartenance ou une référence identitaire par l'usage du vocable « notre » histoire. Qui plus est, alors qu'il s'agit d'une première tentative de production historique, on ne parle pas ici de faire « vivre » l'histoire, mais bien de la faire « revivre », comme quoi l'histoire des francophones de la région aurait déjà connu un certain rayonnement, hélas perdue, qu'il faudrait ressusciter³³. Les fondateurs ne tardent pas à se référer à cette histoire.

Dans les faits, on assiste à la première d'une série de rencontres des membres fondateurs, dès le 27 février et on annonce la fondation de la nouvelle société historique dans *Le Devoir*, édition du 4 mars, et dans *Le Droit*, édition du 6 mars³⁴. On décide toutefois de reporter la date officielle

30. Voir, là-dessus, le texte de D. BOUCHARD, *La Société Historique...*

31. *Ibid.*, p. 141.

32. *Ibid.*, p. 7-8.

33. Bouchard souligne, par ailleurs, les similitudes entre la devise de la SHNO, celle de Québec « Fier passé l'oblige » et de Saguenay « Pour l'avenir je parle du passé ». « Leurs devisent expriment essentiellement la même pensée, c'est-à-dire étudier l'histoire pour déterminer l'avenir. » D. BOUCHARD, *La Société Historique...*, p. 37.

34. D. BOUCHARD, *La Société Historique...*, p. 37

de fondation au 30 mars 1942 afin qu'elle puisse coïncider à un événement historique digne d'être souligné.

Le 30 mars 1883, une cinquantaine d'ouvriers catholiques, la plupart des Canadiens français, posèrent, dès les origines de Sudbury, un geste éminemment religieux. Réunis dans le premier chantier bâti par des cheminots de la Compagnie du Pacifique Canadien, ils assistaient à la sainte messe, la première célébrée dans cette région alors couverte d'une armée de pins blancs. Avec une ferveur inaccoutumée, ces rudes travailleurs, adoucis par l'émotion, reçurent la communion pascale de la main d'un jeune missionnaire jésuite alsacien, le P. Joseph Specht. Cette touchante cérémonie se déroula au cœur de la future cité du Nickel. Sur les humbles débuts de Sudbury, brilla la lumière de la foi avant l'éclat du métal. Ici encore, la Providence proclamait la primauté du spirituel³⁵.

Cette première réflexion historique renvoie à l'idée d'une primauté de la religion sur la langue au sein de l'élite cléricale, de même qu'à la notion de Providence très présente dans le discours historique de l'élite nationaliste de l'époque³⁶. Dans cette première publication, on précise que la SHNO est une société d'histoire régionale catholique, sans préciser le rôle du français³⁷. Ayant calqué leur fondation sur celles de leurs consœurs québécoises, on ne tient donc pas compte de la situation minoritaire, en dépit du contexte de tensions entre Canadiens français et Canadiens anglais³⁸.

Le discours d'enracinement dans la production historique de la SHNO

Les cas de Lorenzo Cadieux et de M^{gr} Stéphane Côté

Jésuite engagé, Lorenzo Cadieux est né à Granby (Québec) en 1903. Il œuvre en Ontario de 1940 jusqu'à sa mort en 1976. Resté proche des milieux nationalistes dans la province voisine, il entretient une correspondance importante avec le maître à penser du nationalisme canadien-français de l'époque, Lionel Groulx. Membre fondateur de la SHNO, il a joué un rôle primordial dans les premières décennies de la Société. L'influence de Cadieux est par ailleurs difficile à mesurer, mais nous pouvons conclure, par le biais de l'ouvrage Bouchard, qu'elle outrepassa les textes qu'il signe. Il influence non seulement le parcours administratif de la SHNO, mais

35. Lorenzo CADIEUX, dans *La Société historique du Nouvel-Ontario*, (1942), p. 7.

36. La place de la Providence dans la thèse doctorale de Cadieux, soutenue en 1958, a d'ailleurs fait réagir. Dans une lettre s'adressant au recteur de l'Université Laval, Cadieux écrit : « Un de mes juges m'accuse de faire souvent intervenir la Providence et le (plan divin). Faut-il devenir positiviste (athée) pour être un bon historien ? » dans D. BOUCHARD, *La Société Historique...*, p. 98.

37. La constitution sera modifiée afin d'inclure le statut du français le 11 novembre 1943. D. BOUCHARD, *La Société Historique...*, p. 38.

38. *Ibid.*, p. 50.

aussi le contenu de ces publications puisque c'est à Cadieux que revient la sélection des conférenciers. Selon Bouchard, le jésuite n'y va pas de main morte puisque « les réponses qu'il a reçues démontrent clairement avec quelle insistance et audace le père Cadieux incitait l'élite canadienne-française à produire des travaux sur l'histoire régionale³⁹ ». Il occupe, par ailleurs, le rôle de directeur pendant la majeure partie de la période qui nous intéresse. Au cours de la première décennie de la SHNO, il signera de nombreuses préfaces et textes de présentation, de même que deux textes : *Fondateurs du diocèse de Sault-Ste-Marie*, paru en 1944, et *Jean Nicolet*, paru en 1947. Six autres textes s'ajouteront entre 1954 et 1982.

L'autre auteur que nous avons ciblé est M^{gr} Stéphane Côté, prélat domestique et personnage marquant du Nouvel-Ontario. Il fera lui-même l'objet d'un « Document historique » publié par la SHNO en 1955, soit trois ans seulement après son décès. Comme Cadieux, ce dernier est un acteur engagé. « Reconnu pour son action nationale, Mgr Côté favorise la fondation dans sa paroisse de groupements sociaux aptes à promouvoir le français⁴⁰ ». Dès 1910, il fera partie du premier conseil exécutif de l'Association canadienne-française d'éducation d'Ontario.

De façon plus générale, les publications de la SHNO ont des objectifs clairs et conformes à sa devise, celle de faire revivre l'histoire, et plus particulièrement la « petite » histoire, pour reprendre l'expression utilisée à l'époque, et par cela même, de promouvoir le patrimoine. Lorsque cet objectif s'éloigne de l'histoire et qu'il rencontre une certaine opposition de la part des autres membres du comité directeur de la SHNO, Cadieux propose de créer la Collection franco-ontarienne afin de pouvoir publier des brochures moins historiques. Cette collection ne comptera que deux publications : *Moi Franco-Ontarien, mes droits, mes devoirs*⁴¹, et le texte d'une conférence prononcée par Lionel Groulx à Sudbury, *Confiance et Espoir*⁴².

Bien qu'il soit difficile de mesurer l'influence de Cadieux dans son ensemble, notamment en ce qui a trait au discours d'enracinement par le territoire, il n'en demeure pas moins que l'homme signe quelques textes, dont celui d'introduction du premier numéro. Ce texte regorge de références à l'histoire, dans une optique identitaire et d'enracinement. Ce texte nous permet non seulement de comprendre le rapport au territoire historique chez Cadieux, il nous permet aussi de mieux situer ces propos dans le contexte

39. *Ibid.*, p. 52-53.

40. Jean ARCHAMBAULT, *M^{gr} Stéphane Côté (1876-1952)*, Sudbury, Société historique du Nouvel-Ontario, 1955, Coll. « Documents historiques », 30, p. 30.

41. Victor BARRETTE, *Moi, Franco-Ontario : mes droits, mes devoirs*, Sudbury, Société historique du Nouvel-Ontario, 1947, « Collection franco-ontarienne », 2, 32 p.

42. Lionel GROULX, *Confiance et espoir*, Sudbury, Société historique du Nouvel-Ontario, 1947, « Collection franco-ontarienne », 1, 22 p.

plus large de son rôle de directeur de la SHNO, nous laissant ainsi entrevoir le « sens » qu'il souhaite donner et le message qu'il souhaite diffuser par le biais des publications de cette société.

Dans son texte d'introduction, Cadieux écrit que les membres de la SHNO :

organisent leurs loisirs pour feuilleter le livre d'or de leurs origines, exploiter la mine du régionalisme nord-ontarien, étudier leur milieu, détruire les erreurs ou bobards historiques, et ne pas sous-estimer la richesse de leur région traversée par la Rivière des Français comme par un courant ininterrompu de glorieuse histoire, depuis la visite de Champlain en 1615, jusqu'à la découverte d'un des plus riches bassins nickélicifères du monde. Courant historique ou payagèrent des découvreur, des explorateurs tels Duluth, Marquette, Jolliet, La Vérendrye, des missionnaires, nos Saints Martyrs, des fondateurs de villes, des coureurs de bois et toutes ces vaillantes caravanes qui ont pointé leurs canots vers l'Ouest avant qu'une compagnie ferroviaire relie par un ruban d'acier l'Atlantique au Pacifique⁴³.

Dans ce bref extrait, les références au territoire historique abondent, en commençant par la référence à l'industrie minière dans l'expression « exploiter la mine du régionalisme Nord ontarien ». Cette région, Cadieux la décrit non pas comme un « nouvel » espace (en dépit du nom que l'on donne à la société qui vient de naître), mais bel et bien d'un espace qui s'inscrit dans la continuité, dans un vaste « courant historique » dans lequel on retrouve des gens de renom, explorateurs et missionnaires. Ce « courant historique » évoqué par Cadieux, qui s'appuie sur la métaphore du cours d'eau, s'inscrit dans une longue trame narrative qui dépasse largement le temps présent :

Si l'on considère tout le passé comme un élan vital vers l'avenir, puisqu'il n'y a pas de solution de continuité entre hier, aujourd'hui et demain, et qu'un « peuple ne se sépare pas de son passé, pas plus qu'un fleuve ne se sépare de sa source », alors on saisira la valeur exceptionnelle de notre région. Nos pères ont composé l'histoire avec leurs exploits, leurs souffrances et leur sang. À nous de la continuer en l'écrivant sur des parchemins, afin que rien de noble ne soit perdu⁴⁴.

De façon plus générale, on repère de nombreux thèmes relatifs à l'enracinement dans ce premier numéro. Ces thèmes, qui reviennent dans les parutions subséquentes, ont inspiré nos quatre axes d'analyses, soit l'espace, le temps, l'Autre, et la nation. On observe ces thèmes par le biais de l'importance de la primauté et des antécédents historiques sur le territoire, la valorisation du patrimoine pour l'avenir du peuple, le rôle accordé à l'histoire qui « joue le rôle de conscience du genre humain⁴⁵ ». Cette valorisation serait, par ailleurs, un devoir providentiel.

43. L. CADIEUX, *Société historique du Nouvel-Ontario*, (1942), p. 8.

44. *Ibid.*

45. *Société historique du Nouvel-Ontario*, (1942), p. 8.

[A]imer l'histoire, la nôtre, pour y apprécier nos origines, pour y comprendre l'âme de notre peuple catholique afin de redresser, avec le bras de Dieu, la ligne de notre destin. Et l'avenir ? À l'heure où le monde vacille sur ses bases, où les empires s'effritent sous une grêle de coups, notre peuple profondément religieux ne craint pas : il se confie en Dieu seul⁴⁶.

L'histoire est présentée comme une « éducatrice merveilleuse » qui « distribue la culture du passé », « fait estimer le patrimoine », « ressuscite toute la trame des gloires avec les revers », tout en rappelant que « la patrie se compose de plus de morts que de vivants⁴⁷ ».

Ainsi, on sent très bien, dès les premières lignes du premier numéro des « Documents historiques », les objectifs de construction identitaires et le désir d'ancrer cette identité dans et par l'histoire. Le ton établi dans ce premier numéro des « Documents historiques » vis-à-vis du discours identitaire et, plus particulièrement, le discours d'enracinement, est maintenu dans les textes étudiés. Dans le cas de l'espace, on retrouve des références à la colonisation et la prise en charge, si l'on veut, de cet espace par l'agriculture, mais aussi par la foi, et par le biais de références aux missions et aux missionnaires. En ce qui a trait au temps, il s'agit, bien évidemment, d'une référence à l'histoire, mais aussi à l'avenir, de sorte que ce rapport au temps reste fidèle au ton évoqué dans le premier numéro. De l'altérité et du rapport à l'Autre, c'est surtout vers l'anglais (ou l'étranger) que l'on tourne son regard. Finalement, l'enracinement pivote aussi autour de l'axe de la nation qui s'exprime par un besoin ou un désir d'enracinement qui s'exprime par et pour la nation.

L'espace

Chez les membres du clergé qui publient dans la SHNO, notamment Lorenzo Cadieux, l'espace se limite, dans un premier temps au Nouvel-Ontario, soit la région entourant Sudbury et le Nipissing. Dans un second temps, et de façon plus sporadique, l'espace de l'enracinement s'inscrit aussi à l'intérieur des frontières de l'Ontario, notamment lorsqu'on célèbre les saints Martyrs ontariens. Publiant une version modernisée des *Relations des Jésuites*, on présente systématiquement les saints Martyrs dans les textes de présentation de la SHNO comme ontariens⁴⁸ indiquant donc un désir

46. *Ibid.*, p. 8-9.

47. *Ibid.*, p. 8

48. « Préface » de Lorenzo CADIEUX et Georges-Émile GIGUÈRE, *Gloires ontariennes I. Saint Jean de Brébeuf. Saint Gabriel Lalement*, Sudbury, Société historique du Nouvel-Ontario, 1947, Coll. « Documents historiques », 14, 47 p. « Préface » de Lorenzo CADIEUX et Adrien POULIOT, *Gloires ontariennes II. Saint Antoine Daniel. Saint Charles Garnier. Saint Noël Chabane*, Sudbury, Société historique du Nouvel-Ontario, 1948, Coll. « Documents historiques », 15, 48 p.

d'en faire des héros d'ici. L'appropriation de ce territoire et le rôle de cette appropriation gravitent pour leur part autour de l'agriculture, d'une part, et des missions, d'autre part. Référons-nous, à titre d'exemple, au texte de M^{gr} Stéphane Côté, dont la conclusion a pour titre « Attachons-nous au sol ⁴⁹ ». On peut y lire un plaidoyer pour l'agriculture dans son sens large sans pour autant y avoir une composante régionale à proprement parler :

Il est pénible de constater, de nos jours, que nombre de Canadiens français abandonnent leurs terres pour les laisser aux étrangers. La facilité de trouver de l'emploi, les gros salaires, les heures courtes de travail, l'amour des plaisirs et d'autres facteurs contribuent à détourner nos jeunes gens de l'industrie agricole. Pourtant, l'avenir n'est pas assuré par le travail des mines. Ayons un idéal plus élevé que celui d'être les serviteurs des autres. Ne soyons pas toujours des porteurs d'eau et des scieurs de bois pour les opulents financiers. Le Bon Dieu nous a donné la force, la santé, le courage, la débrouillardise, servons-nous de tous les dons pour agrandir notre patrimoine national ! Groupons-nous autour de nos clochers ; c'est là encore que nous pourrions le mieux affermir notre foi, conserver nos saines traditions et coopérer à l'extension du règne du Christ ! Nous accomplirons comme nos devanciers et nos ancêtres les 'Gesta Dei per Francos'⁵⁰.

La citation ci-dessus, sur laquelle nous allons revenir pour les sections subséquentes de notre analyse, regroupe de nombreuses références au territoire historique, notamment l'importance de l'agriculture et les valeurs que cela évoque, dont la force, le courage, la santé et la débrouillardise. De plus, alors que chez Côté le travail dans les mines est présenté comme néfaste, il n'en demeure pas moins que cet élément sert pourtant à distinguer la région nickélifère des autres régions, et qu'il a fait l'objet d'une forme d'évocation d'enracinement dans le texte de présentation du premier numéro. On voit ainsi poindre une distinction entre paroisses au sein même de la région. Dans le cas de Chelmsford, c'est la mine qui est un obstacle à la pérennité sur le territoire. Ce rapport à l'espace par l'agriculture refait surface dans la préface de l'ouvrage portant sur Sturgeon Falls. On y précise que si Sturgeon Falls est maintenant presque entièrement canadienne-français, c'est en raison du rapport des Canadiens français à la terre, qui leur permet de survivre aux intempéries économiques faisant fuir les Canadiens anglais, esclaves de leurs salaires⁵¹. Dans ce cas, c'est à l'industrie forestière que l'on fait un pied de nez.

L'appropriation du territoire par le biais de la figure du missionnaire mérite aussi notre attention. Peut-on se surprendre qu'au sein d'une société

49. Stéphane CÔTÉ, « Histoire de Chelmsford », *Chelmsford, Coniston, Chapleau*, Sudbury, Société historique du Nouvel-Ontario, 1944, Coll. « Documents historiques », 4, p. 29.

50. *Ibid.*

51. Gérard HÉBERT et Lorenzo CADIEUX, *Histoire de Sturgeon Falls*, Sudbury, Société historique du Nouvel-Ontario, 1946, Coll. « Documents historiques », 12, p. 3.

historique fondée par des jésuites, et qui a comme lieu de rencontre un collège de jésuites, on puisse s'intéresser aux missionnaires de cet ordre et aux membres du clergé dans leur ensemble? Au cours des cinq premières années d'existence de la Société historique, on compte dix-sept livraisons des « Documents historiques », dont six portent sur les exploits du clergé de façon directe, en plus des monographies de paroisses, au nombre de six, qui ont des sections réservées au premier curé et à l'importance de la paroisse pour les Canadiens français de l'endroit.

Dans *Fondateurs du diocèse de Sault-Sainte-Marie* de Lorenzo Cadieux, paru en 1944, c'est M^{re} Stéphane Côté qui signe la préface. Ce texte est la publication d'une causerie donnée dans le cadre du Dixième Congrès de la Société canadienne d'histoire de l'Église catholique, tenu en octobre 1943. Dans ce texte, le rôle accordé à la catholicité est évident et attendu. Les missionnaires y sont présentés comme de « véritables pionniers de la civilisation dans nos régions, les maçons de Dieu qui, pierre à pierre, ont édifié son Église chez nous⁵². » Du vaste territoire à conquérir, Côté écrit :

Si on fait le compte de toutes ces missions qu'ils ont ouvertes et développées, on couvre tout le territoire qui s'étend entre Fort-William et North-Bay, le diocèse actuel du Sault-S[ain]te-Marie. Que de paroisses, aujourd'hui prospères et heureuses, leur doivent, qui une église, qui une école. Et quand l'œuvre était définitivement établie, sans regret et sans reproches, ils la remettaient au clergé séculier, comme un bon ouvrier livre le travail commandé⁵³.

Dans le texte de Cadieux, c'est aussi par le biais des missionnaires que naît le diocèse. Il explique leur rôle dans une section intitulée « Naissance des paroisses » qui trace la genèse de toutes les paroisses, en passant par le passage des bûcherons, constructeurs, et autres artisans. Il s'agit là d'une « population flottante en marche vers l'ouest », auxquels succèdent les « colons plus stable, cheminots ou employés des scieries » de sorte que les « villages s'organisent⁵⁴ ». Il poursuit :

Le prêtre accourt, une chapelle s'érige bientôt autour de laquelle, comme autour d'une mère, se groupent les cabanes d'ouvriers, de défricheurs, de ces héros de la civilisation envahissante. On invite les amis d'en-bas ; voilà que, de l'extérieur et plus encore par la simple vertu de l'admirable fécondité canadienne, ces villages se transforment en belles paroisses qui s'accrochent à la ligne du Pacifique Canadien comme autant de lingots d'or à une chaîne de fer. [...] Par la fondation de tous ces postes spirituels, les laborieux missionnaires ne posaient-ils pas les bases du futur diocèse de Sault-S[ain]te-Marie⁵⁵?

52. S. CÔTÉ, « Préface », dans Lorenzo CADIEUX, *Fondateurs du diocèse de Sault-Sainte-Marie*, Sudbury, Société historique du Nouvel-Ontario, 1944, Coll. « Documents historiques », 6, p. 3.

53. *Ibid.*

54. L. CADIEUX, *Fondateurs du diocèse...*, p. 23.

55. *Ibid.*

Bien qu'on évoque parfois l'espace plus vaste occupé par les Canadiens français en Ontario, notamment dans le cas du texte *Les fondateurs du diocèse de Sault-Sainte-Marie*, ou encore, qu'on évoque l'Ontario comme lieu de référence et d'enracinement, comme dans les deux numéros *Gloires ontariennes*, c'est surtout autour de la représentation de la paroisse, lieu où se croisent pionniers, agriculteurs et membres du clergé, que le discours d'enracinement est le plus explicite.

Le temps

Les publications de la SHNO, et plus particulièrement celles que rédigent les membres du clergé, nous permettent aussi de voir l'enracinement des Canadiens français dans le temps. On y retrouve des traces du temps historique, dont les ouvrages sur Jean Nicolet et les Saints Martyrs ontariens, qui renvoient à la Nouvelle-France, ou encore les ouvrages cités ci-haut portant sur les villages ou encore les pionniers⁵⁶. On y retrouve aussi un enracinement par le temps qui se tourne vers l'avenir, qui émane de la conviction profonde que les Canadiens français qui s'installent dans le Nouvel-Ontario et ailleurs dans la province sont là pour y rester. Cet aspect est notamment frappant dans la monographie portant sur la ville de Welland dans le sud de l'Ontario, où l'on signale l'arrivée récente des Canadiens français, mais où on souligne, en conclusion, leur désir d'y rester⁵⁷. On retrouve cette même réflexion dans la préface et le texte d'introduction⁵⁸ du numéro qui porte sur Sturgeon Falls. On y précise que ce sont les Canadiens anglais qui peinent à s'enraciner sur le territoire. Comme nous l'avons mentionné plus haut, en référence au rôle d'enracinement que joue l'agriculture, on présente les Canadiens anglais comme les esclaves de leur salaire⁵⁹ qui ne réussissent pas à surpasser les difficultés économiques puisqu'ils n'ont pas la qualité d'agriculteur de leurs voisins canadiens-français.

L'altérité et le rapport à l'Autre

Le discours d'enracinement présenté dans les textes des premiers historiens s'écrit, initialement, en vase clos, autour du lieu homogène qu'est le Collège du Sacré-Cœur. Ainsi, le rapport à l'Autre est à peine évoqué dans les premiers numéros des Documents historiques. Il faudra par ailleurs

56. *Familles pionnières : leur odysée, leur enracinement*, 5.

57. *St-Ignace II et Welland*, Sudbury, Société historique du Nouvel-Ontario, 1946, Coll. « Documents historiques », 10, 52 p.

58. Dans cet ouvrage, la préface est signée par deux jésuites, Gérard Hébert et Lorenzo Cadieux, alors que le texte d'introduction « Une fondation qui dure », est signé Georges Levesque.

59. S. CÔTÉ dans *Chelmsford...*, p. 29.

un an avant que les fondateurs de la SHNO ne se questionnent quant à leur situation de minoritaires. On repère néanmoins des références à l'Autre dans les publications des jésuites, notamment dans les textes de présentation de Cadieux qui reviennent souvent sur les particularités de la nation canadienne-française. Le Québec, quoiqu'il soit présent dans les textes, n'occupe pas une place importante dans le rapport à l'Autre. Il est davantage présenté comme un espace apparenté, un espace qui n'est certes pas ici sans pour autant être dans un ailleurs dont il faudrait définir les cadres.

Dans le cadre des publications analysées, le rapport à l'autre s'exprime plus largement dans le rapport aux Canadiens anglais, desquels on cherche à se distinguer, soit par l'omission de leurs contributions, soit par la présentation d'espaces qualifiés d'homogènes. Côté écrira d'ailleurs :

Qui a donné le nom de Chelmsford à ma paroisse? Ce n'est sûrement pas moi. Depuis longtemps, je cherche à lui donner un nom français. Je promets de coucher sur mon testament celui qui m'aidera à corriger cette anomalie : un nom anglais à une paroisse canadienne-française⁶⁰.

Il existe, par ailleurs, un contraste intrigant au sein même des « Documents historiques » entre les textes signés par des membres du clergé et ceux signés par des laïcs. En effet, le rapport à l'Autre, lorsqu'il s'inscrit dans un rapport aux Canadiens anglais, revêt une importance plus « identitaire » dans les publications des membres du clergé que dans celles des autres auteurs. Dans le texte de M^{sr} Stéphane Côté portant sur Chelmsford, ce dernier se réfère parfois à eux comme à des « étrangers ». Qui plus est, on semble poser son regard uniquement sur les contributions canadiennes-françaises, passant sous silence le rôle et les retombées liés aux actions des Canadiens anglais dans ces régions. Dans le cas de quelques textes portant sur la ville ou le village qui sont rédigés par des laïcs, consultés à titre comparatif, les Canadiens anglais y figurent comme ayant été aussi des acteurs importants de la première heure. De plus, la tendance est à la monographie de « paroisse » lorsque rédigée par le clergé, et à la monographie de « village » lorsque rédigée par un laïc. Dans le « Documents historiques » regroupant les textes de Coniston, Chapleau et Chelmsford, le contraste est marquant. Le texte rédigé par Côté présente une paroisse sans se référer au village alors que dans le texte portant sur Coniston, l'auteure, Cécile Giroux, présente l'endroit comme une « petite ville » qui « peut s'appeler un faubourg de Sudbury ». Dans « Chapleau », rédigé par Gemma Gagnon, le village est présenté comme une « localité du Nouvel-Ontario » qui, comme la plupart des localités de la région, « doit son existence à la Compagnie du Pacifique Canadien ». On s'y réfère comme à un village peuplé de « plusieurs Canadiens français venus du Bic », tout en mentionnant Louis Hémon dans

60. *Ibid.*, p. 13.

le premier paragraphe. Même si le titre de l'ouvrage se réfère toujours à la ville ou au village plutôt qu'à la paroisse, la forme du texte et les points de repères historiques en témoignent. De plus, on mise davantage sur les contributions canadiennes-françaises, notamment lorsque vient le temps de nommer un Document historique qui regroupe plusieurs textes. À titre d'exemple, on retrouve un texte rédigé par le D^r Raoul Hurtubise portant sur le premier médecin de Sudbury, en l'occurrence un Canadien anglais, dans le Document historique intitulé « Familles pionnières » qui regroupe principalement des textes des pionniers canadiens-français.

La nation

Comme le souligne Bouchard, la SHNO « n'est pas issue d'un milieu clos, mais elle s'inscrit dans le prolongement d'un courant propice à la création de sociétés d'histoire au Canada français. » Elle serait l'œuvre « de la petite bourgeoisie canadienne-française » tout en étant le « reflet presque parfait des sociétés d'histoire au Québec, en ce qui a trait à son orientation⁶¹ ». Bouchard soutient d'ailleurs que la SHNO est un véhicule du nationalisme, de par son cadre institutionnel et les activités parallèles de ses membres, dont la fondation du journal *L'ami du peuple* ou leur participation à l'Ordre de Jacques-Cartier⁶². Alors que Bouchard explore davantage l'évolution de la Société dans son ensemble, notamment par l'étude de ses activités, nous avons plutôt choisi d'analyser le discours qui émane de ses publications en ce qui a trait à l'enracinement. Ce discours d'enracinement témoigne, lui aussi, d'un fort attachement à la nation canadienne-française. Bouchard souligne que, dès sa fondation en 1942, la SHNO se rattache au Canada français, à un point tel qu'elle omet de préciser le contexte minoritaire dans lequel elle œuvre. Il note aussi les liens qui se tissent entre les membres de la SHNO et les autres sociétés historiques à saveurs patriotique et nationale. Cet enracinement s'inscrit donc par la nation, puisque la SHNO se voit comme un élément lié à un plus grand projet.

Ce qu'il importe de noter, c'est que le discours d'enracinement est aussi véhiculé pour la nation, de sorte que l'on cherche à présenter un sentiment régional fort, qui s'inspire de la nation tout en misant sur ses particularités. On distingue ainsi les Canadiens français des autres groupes, on écrit une histoire qui leur est propre, mais qui rappelle néanmoins qu'ils sont aussi membres d'une grande nation. Ainsi, le sentiment patriotique régional nourrit le nationalisme, tout comme le nationalisme nourrit à son tour le sentiment d'appartenance à la région. Comme le souligne Yves Frenette, dans les régions de colonisation hors Québec, « la paroisse constituait pour

61. D. BOUCHARD, *La Société historique...*, p. 27

62. *Ibid.*, p. 65-73.

[les Canadiens français] le premier lieu d'appartenance, la première référence, spatiale. [...] Cet encadrement donnait aux Canadiens français une identité et un sentiment de sécurité⁶³. » Il ne faut donc pas se surprendre de la place qu'occupe la paroisse dans la représentation du territoire et des liens que l'on tisse entre celle-ci et la nation.

Dans son ouvrage portant sur Chelmsford, Côté raconte les exploits des ancêtres colons, soulignant la fondation de nombreux collèges, paroisses, écoles, couvents et orphelinats qui traduisent, sur le plan institutionnel, « notre mission et notre vocation comme nation⁶⁴. » Il précise qu'il a accepté de parler de sa paroisse (il y est alors curé) puisqu'en dépit du fait que ces événements peuvent « paraître petits dans le cadre de la grande histoire [...] ils ont leur importance dans la fondation et le développement d'une paroisse, cette petite cellule qui, en s'ajoutant aux autres, forme un diocèse, une province, une nation⁶⁵. » Pour Côté, la paroisse :

n'est pas un îlot de stagnation, mais un bastion de défense. On l'a répété sous différentes formes, la paroisse canadienne est le plus ferme appui de notre race, la gardienne la plus sûre de nos traditions, le dépôt le plus indéfectible de notre foi⁶⁶.

La SHNO et ses publications témoignent de l'émergence d'une réflexion historique dans le nord de l'Ontario. Dans cet espace récemment colonisé, ce désir de se rattacher au territoire par l'histoire s'inscrit dans un courant historiographique nationaliste présent au Québec où l'on voit poindre une tradition historiographique axée sur la région. Dans les textes de Stéphane Côté et de Lorenzo Cadieux, le discours d'enracinement qui en émane n'est pas sans rappeler les éléments clés du discours d'enracinement véhiculé par d'autres sociétés historiques situées au Québec, ou dans certaines synthèses régionales publiées dans l'Ouest canadien à la même époque. L'espace évoqué, qui gravite autour de Sudbury, est souvent étudié sous l'optique de la paroisse qui est représentée comme l'un des éléments qui constituent la région, la province, voire la nation. Membres d'une grande famille canadienne-française, les Canadiens français du Nord ontarien entretiennent un rapport à l'Autre s'exprime vis-à-vis de l'anglais, sans pour autant que les membres de la SHNO soulignent à grands traits leur situation de minoritaire. C'est plutôt une homogénéité du groupe que l'on cherche à présenter. Ce rapport au territoire historique s'inscrit aussi dans le temps par l'évocation d'une histoire ancienne remontant à la Nouvelle-France et d'une pérennité sur le territoire habité, et témoigne d'une appartenance à une

63. Yves FRENETTE, « Les clochers du Nouvel-Ontario », *Histoire Québec*, vol. 17, n° 1, 2011, p. 35.

64. S. CÔTÉ dans *Chelmsford*, p. 29.

65. *Ibid.*, p. 12.

66. *Ibid.*

nation canadienne-française dont les frontières ne sont pas fixées à la rivière des Outaouais. Le Moyen-Nord est ainsi présenté comme un espace qui n'est pas hors de la nation, mais bel et bien une partie intégrante de cette nation.